

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120091

D^r Paul Landowski

120091



LE DR PAUL LANDOWSKI

Sa vie et sa mort furent d'un héros. Voici en peu de mots son histoire qui mériterait un long récit, et le livre, qui la raconterait tout entière, pourrait être l'un des plus beaux de ce temps.

Polonais, qui mourut français, tout jeune encore il avait pris part à la dernière insurrection de Pologne. Cette part fut ardente, et à certains moments terrible. A force d'énergie, d'autorité sur ses frères d'armes, de tranquille ou de folle audace, à 18 ans il était colonel. Pris, et condamné à la potence, il y marcha avec quelques-uns de ses compagnons. Il vit mourir ceux qui le précédaient; il gravit l'échelle à son tour; la corde fut passée à son cou, puis, soudain, miraculeusement retirée. Le gouverneur de Varsovie avait sa grâce dans la poche, mais il avait tenu, l'estimant dangereux, à lui infliger cette leçon. La grâce, c'était la Sibérie à



120091

perpétuité. Il y passa 10 ans, 10 ans d'obscures souffrances, de luttes, d'aventures, d'étonnantes actes de courage. De cette « maison des morts » un autre, en la quittant, n'eût emporté que de la haine ; lui, chez ses bourreaux, il avait saisi des instants de pitié, comme des lueurs soudaines d'âme humaine ; et cette pitié qui, un jour, le sauva, lui avait appris que nous jugeons et condamnons les hommes toujours trop en masse et trop vite, et que partout et que dans les milieux les plus sombres, il est encore des clartés. Il avait appris aussi dans la « maison des morts », qu'il ne faut désespérer jamais, tant que la volonté, tant qu'un peu de vie nous restent ; et de fait il survécut à tout, au climat, aux privations si rudes, aux cachots sombres, les mains et les pieds enchaînés, au travail même dans les mines de mercure, à la maladie sans espoir, aux dangers de ses évasions.

Après trois tentatives manquées, suivies toujours d'aggravation de peine, il réussit enfin. Il mit près de deux ans pour traverser la Sibérie et la Russie, avec quelle intelligence, quelle patience et quelles ruses, avec quel sang-froid, on le devine, ayant résolu d'aller d'Irkoutsk à Odessa ! A Odessa, un péril dernier le

menace, péril de mort, comme chaque jour : son passeport qui, nécessairement, était faux, à la minute même où il va s'embarquer, fuir, être à jamais libre, ne semble pas en règle. Mais son calme, la maîtrise de soi le sauve encore de ce danger ; et sa liberté est conquise.

Il est à Constantinople, et là même il se doit cacher, l'ambassade russe étant puissante alors, et d'une clairvoyance redoutable. Le voici enfin à Marseille ; il atteint Paris, mais dans quel moment ! au lendemain de la Commune, quand tout étranger, tout réfugié est suspect : et il est sans ressources. La nuit sur ses livres, le jour il gagne comme il peut, se faisant quelque temps employé de brasserie, l'argent nécessaire à l'achèvement d'études médicales, autrefois commencées en Pologne, et continuées à l'occasion, à travers les ambulances, les maladreries de Sibérie. Il se rend à Montpellier. Là un gynécologue bien connu, le professeur Courty, distingue cet étudiant déjà mûr, si ardent et si grave, fait de lui bientôt l'un de ses assistants, et semble le désigner, à sa mort, comme son élève préféré. Il revient à Paris, commence la pauvre vie, la vie humble, vaillante, inquiète du médecin de quartier,

quand il débute sans fortune, mal logé, réservant pour la clientèle la pièce la moins étroite, la moins sombre d'un appartement misérable. Et c'est de là qu'il est parti pour atteindre à l'une des situation médicales les plus hautes de Paris, n'étant ni médecin des hôpitaux, ni professeur, et sans que jamais l'un de ses confrères eût pensé ou dit que cette situation fut imméritée, ni autrement conquise que par un ensemble des qualités les plus élevées et des dons les plus rares, beaucoup de science, beaucoup d'intelligence et d'âme, un infatigable dévouement, que soutenait une force physique peu commune, et aussi un irrésistible charme de toute sa personne.

La grande pitié de ce grand cœur, l'amour chez lui si actif, inlassable de l'être en péril ou qui souffre, mais de l'enfant d'abord, son instruction devenue très solide, son coup d'œil médical très sûr, les ressources à l'infini de sa thérapeutique, et sa prudence et sa minutie dans les soins le firent distinguer bientôt, largement et vite étendirent sa clientèle.

Que de nuits passées avec la famille anxieuse, près d'enfants qu'il sauvait par cette attention continue! Il était aimant, aimant d'un cœur fort, et cela dit tout.

Un malade en danger, il ne le pouvait quitter, revenant à chaque heure ou restant pour le surveiller, et agir. Doué d'une force, d'une musculature héroïques, vigoureusement trempé par sa vie d'autrefois, sous le froid, dans les forêts de Sibérie, il ne savait, ne pouvait se ménager, ignora longtemps toute fatigue. Mais un tel métier, pratiqué de la sorte et continué sans relâche avec l'âme, l'activité, l'oubli de soi-même du premier jour, un tel métier était mortel : à la fin de sa vie il le savait bien, il sentit bien qu'il en mourait, et il continua.

Une grande épreuve au début de sa carrière médicale, quand il était encore le pauvre médecin de quartier que nous avons vu, vint donner à nouveau la mesure de cette âme.

En huit jours, son frère, médecin comme lui, et sa belle-sœur mouraient à Alger d'une pneumonie infectieuse ; ils laissaient six enfants en bas âge, le dernier de deux ans à peine, et en plus, une lourde entreprise inachevée, l'établissement d'un Sanatorium à Mustapha Supérieur. Landowski se rend à Alger, prend les six enfants, les ramène en son appartement qui devient plus étroit encore, donne son lit, en ajoute d'autres, pendant deux années dort sur un fauteuil. Les qualités

contraires réunies en lui d'une exquise douceur, celle de sa race, et de cette fermeté, de cette énergie viriles, dont il avait donné tant de preuves, il les fait servir à l'éducation de toute la couvée si tristement, par lui, et si soudainement acquise. Il fallait la nourrir, il la fallait élever; il fallait, s'il était possible, reconstituer l'avoir de ces enfants,achever l'entreprise commencée qui restait toute leur fortune, mais grecée de charges et de dettes. Et il fit tout cela, et alors, parfois ce fut rude; il conquit donc peu à peu, pensant surtout à ces six petites têtes, la situation médicale, vraiment surprenante, et que j'ai dite, par un travail, par une lutte sans relâche, se fiant aux énergies de son corps qui semblait imbrisable, de son âme également robuste, jour et nuit se donnant sans compter jamais. A ces qualités, il en joignait d'autres, non moins rares et précieuses encore: aussi bien que le français ou le polonais, sa langue maternelle, il parlait l'anglais, l'allemand, l'italien et le russe. Ses enfants, dont il ne cessa, pendant qu'ils grandissaient, de suivre et surveiller de très près l'instruction et l'éducation, il les faisait, je me le rappelle, déjeuner en anglais et dîner en allemand, pour qu'ils devinssent, comme lui, riches de la possession de

plusieurs langues. Chaque matin, il faisait des armes avec eux, garçons et fille : et en tout cela encore il réussit, et il fut un éducateur parfait. Un jour il avait payé toutes les dettes de cette succession fraternelle, si lourde, j'ai montré comment ; de ce jour, il fut tranquille, et de ce jour, me disait-il, je n'ai plus craint de mourir. On le vit bien : il y a deux ans, il se jugea perdu ; il ne dit rien de cette condamnation, hors à l'un des siens, qui promit le silence ; et il continua de vivre, sans que rien dans sa vie n'apparût changé, sans qu'il interrompit son labeur quotidien, sans qu'il fût moins dévoué, ni moins aimable à tous. Il mourut à 50 ans, nous étonnant, nous émerveillant dans les moments les plus cruels de sa trop longue agonie par son patient courage au milieu d'atroces douleurs, puis par son sang-froid, son calme devant la mort. Jusqu'à la dernière minute, il garda toute sa connaissance, souriant à nos mensonges, quand nous parlions de guérison possible, aux vanités de nos consultations médicales, n'ayant permis jamais qu'on discutât le diagnostic ni le pronostic de sa maladie mortelle hors de sa présence, la connaissant, la suivant comme nous, annonçant dans la soirée l'heure de la nuit où il devait mourir. Et il expira ainsi, à cette heure

dite, après un serrement de mains et un regard étrange, si mystérieux et tendre, à ceux qui étaient près de lui.

Il laisse donc un grand exemple, celui d'une âme qui lutta vaillamment toujours, et toujours aimait jusqu'au sacrifice. Jeune, il avait voué sa jeunesse et sa vie à la patrie qu'il aimait; plus tard, cette vie miraculeusement sauvée, il la sacrifiait à ses six enfants d'adoption, refusant pour eux, afin de mieux remplir tout le devoir qu'il s'était tracé, de profondes joies intimes, que nul plus que lui n'eût su mériter et goûter. Médecin, il se sacrifiait encore et sans repos, ne pouvant, jusqu'à la dernière heure, résister à l'appel de malades amis, courant à eux, tout épuisé qu'il fût, faisant pitié à ses malades mêmes, qui s'excusaient, lui demandaient pardon.

Il fut un des médecins ayant par son dévouement, sa science, son absolue probité, le plus fit honneur à sa profession. Nul médecin n'aura eu, mieux que lui, la conscience du rôle, chaque jour plus étendu, plus grave, comme religieux, que ce directeur nouveau prend dans les familles; nul n'aura mieux compris la grandeur, la portée de ces devoirs, le sérieux, la dignité d'une fonction devenue si haute.

En ce temps d'affaissement général de la volonté ou du caractère, il fut grand par le caractère et la volonté. La volonté, chez lui, elle était indomptable, incapable de reculer jamais. Cependant à cette énergie, à cette force, s'unissaient la grâce, la séduction de sa race ; et tout cela se révélait en sa beauté mâle et douce.

Causeur charmant, ce silencieux, vers qui, s'il commençait à parler, se tournaient les curiosités de tous étonnées et charmées, était encore un émouvant artiste, interprétant certains soirs, pour de rares amis, avec un trouble qu'il avait peine à cacher, et un art magnifique, les œuvres du plus grand poète et du plus grand musicien de son pays, les polonaises héroïques ou tendres, les ballades, les valses de Chopin.

Mais tout cela, que nous prisions tant, ne lui était rien : c'était la distraction, l'apaisement d'une heure. J'ai dit où étaient son âme et sa pensée. Elle allait sans cesse à tous ceux qu'il aimait et qu'il avait aimés, à sa première patrie souvent, pour qui et avec qui jadis il avait si durement souffert ! Mais au fond de lui-même, avec ce grand amour, il avait aussi la sérénité des vrais forts. Sa philosophie semblait celle à laquelle atteignent quelques âmes très hautes, faite de pitié,

de large tolérance, de pardon, d'indulgence pour l'humaine misère, pour cette ignorance, cette médiocrité natives, où restent plongés la plupart des êtres, faite, par éclairs aussi, contre les criminels vrais et les lâches, d'indignations, de haines saintes, ou plus souvent devant beaucoup d'hommes et de choses, d'un transcendant dédain.

Sans décoration sur son cercueil, n'ayant jamais songé ni accepté même que l'on songeât pour lui à cette vanité, il eut du moins l'hommage de toute une foule en larmes l'accompagnant au cimetière, et proclamant qu'il était de ces hommes qui consolent de notre humanité, vile et misérable, rendent quelque espoir en elle, de ceux qui ne meurent pas tout entiers et peuvent ainsi ne pas redouter la mort, parce que leur exemple et leurs actes restent comme une semence qui doit germer dans l'avenir, et qu'ils ont fait participer leur vie à l'œuvre, bonne et pure, de l'éternelle Vie.

Et à cette Vie universelle, le 24 avril 1894, par les flammes de la crémation, il rendait les éléments de ce corps qui, au commandement d'une telle âme, l'avaient servie si bien.

Dr Henry Cazalis.



